

Là où Atilla passe Comme une petite brise

Jérôme Delgado

Numéro 301, mars 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82404ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delgado, J. (2016). Compte rendu de [Là où Atilla passe : comme une petite brise]. *Séquences : la revue de cinéma*, (301), 25–25.

Là où Atilla passe Comme une petite brise

Film sur la solitude et sur le questionnement identitaire, **Là où Atilla passe** se déroule dans un Québec multiculturel sans les clichés habituels. Le film d'Onur Karaman perd cependant de son charme à trop vouloir tout raconter.

JÉRÔME DELGADO



L'identité est une réalité complexe

Il serait faux de dire que le cinéma québécois n'est pas celui de l'immigration, quoiqu'en pense un certain Jacob Tierney. Tenir un tel discours signifie qu'on ferme les yeux sur un grand nombre de titres, parmi lesquels **Caffè Italia** (Paul Tana, 1985), magnifique regard sur le déracinement et l'espoir d'un nouveau départ. La sortie simultanée sur les écrans, au début de 2016, de **Là où Atilla passe**, deuxième long métrage d'Onur Karaman, et de **Montréal la blanche**, de Bachir Bensaddek, un expérimenté réalisateur télé qui plonge ici dans le cinéma de fiction, donnent pourtant l'impression que le Québec a soudainement changé de visage. On n'en est pas là, et une telle coïncidence (ou un tel choix, puisqu'il s'agit du même distributeur) ne peut que diluer l'intérêt pour des films portés par la diversité linguistique. Remarquez que si l'œuvre avait été un puissant coup de tonnerre, elle ferait parler d'elle. Dans le cas qui nous occupe, **Là où Atilla passe**, il s'agit plutôt d'une petite brise dotée d'air frais, sans plus.

Déjà, dans son premier opus, **La ferme des humains** (2013), Karaman abordait le thème de l'immigration à travers l'expérience qu'en faisait un jeune homme. Il remet ça avec Atilla (qui s'écrit avec un « t » et deux « l », à l'inverse du roi des Huns), un adolescent québécois dont la quête identitaire est au cœur du film. Le personnage sera constamment tiraillé par le rappel de ses racines.

Or, **Là où Atilla passe** n'est pas un film que sur l'immigration. L'identité est une réalité complexe, et le réalisateur ne se prive pas d'en tisser la toile. Au-delà de la condition d'immigrant, c'est l'état d'isolement qui est exploré. L'originalité du scénario, signé par le même Onur Karaman, tient au fait qu'Atilla a l'apparence

d'un jeune Québécois à qui la vie sourit, enfant adopté par des parents aimants et visiblement en paix. On est loin du cliché de l'exilé sans moyens, sans ressources et dont le principal objectif est de s'intégrer à sa société d'accueil. La chance d'une vie saine n'empêche pas néanmoins de questionner ce qu'on est, qui on est. Le cinéaste a le mérite de le signaler. Émile Schneider porte brillamment le film sur ses épaules. Sa gueule blondasse convient à son personnage trouble, dont l'identité sème la confusion, tant qu'il n'est pas énoncé clairement qu'il incarne un enfant d'origine turque. Il est soutenu par des partenaires au jeu solide, notamment Roy Dupuis et Julie Deslauriers dans le rôle de ses parents.

Karaman, lui, joue bien ses cartes. Pour montrer un Atilla perturbé par les souvenirs de sa vie antérieure, le réalisateur saupoudre le récit d'images oniriques, portées par une caméra plus lente, par une lumière plus sombre et par l'absence de dialogues. Celles-ci suffisent à instaurer la quête intérieure du personnage qui, autrement, dans les scènes de la vie réelle, apparaît très peu expressif.

Le récit à ses écueils, pour ne pas dire ses faiblesses : il manque de liant, progresse davantage par des sauts brusques. Il est poussé par des éléments narratifs sans finesse comme la décision de la mère de fuir le nid familial, l'apparition du père en policier, les visites à l'hospice du grand-père. Certes, ces scènes servent à donner du contexte à l'histoire, mais elles demeurent artificielles.

Atilla est un être solitaire, renfermé, sans amis. Il se montre peu attachant, voire insolent. On comprend mal comment les personnages autour de lui peuvent se multiplier, s'y attacher, vouloir passer du temps avec lui. La crainte du piège est tenace et pourtant personne ne lui veut du mal, aucun drame ne surgit. Atilla se fait même une petite amie. Ce qui semble être une affaire secondaire, sans réelle importance pour l'adolescent, devient, au bout du compte, l'ultime pivot narratif, celui qui le pousse à quitter le Québec.

Là où Atilla passe est miné par trop de détails. Onur Karamana a tenu à expliquer les raisons qui poussent ce couple à adopter un enfant et celles pour lesquelles celui-ci n'est plus avec ses parents naturels. Il les sert en conclusion du récit, comme s'il avait été obligé de tisser son exploration de la solitude d'une double montée dramatique.

★★½

■ **Origine :** Canada (Québec) – **Année :** 2015 – **Durée :** 1 h 29 – **Réal. :** Onur Karaman – **Scén. :** Onur Karaman – **Images :** Alexandre Bussière – **Mont. :** Amélie Labrèche – **Dir. Art. :** Christian Légaré – **Mus. :** Vincent Chourot – **Int. :** Émile Schneider (Atilla), Roy Dupuis (Michel), Dylan Gwyn (Asya), Julie Deslauriers (Julie) – **Prod. :** Onur Karaman, Marcel Giroux – **Distr. :** K-Films Amérique.